

foudroyé par l'insolation. C'était vérité d'évangile d'un tropique à l'autre. Les indigènes par contre allaient tête nue, et personne ne s'en étonnait, la croyance universelle étant, dans ce temps-là, que les races de couleur n'ont pas le système nerveux assez développé pour souffrir réellement des coups de soleil et des coups de trique. Mais aujourd'hui, dans tous les pays d'Orient ou d'Extrême-Orient qui ont conquis leur indépendance, ou qui sont en train de la conquérir, du Caire à Hong-Kong, le Blanc ne porte plus le casque colonial. Il va tête nue, comme à Paris ou à Rome. En Asie du Sud-Est, cela commença avec l'invasion japonaise ; les Blancs furent internés dans des camps, ils perdirent leur casque...

ROGER VAILLAND

Boroboudour

*voyage à Bali,
Java et autres îles*

PRÉFACE DE MARIE-NOËL RIO





Boroboudour

© Éditions Gallimard
© Les Éditions du Sonneur pour la préface
ISBN : 978-2-916136-14-1
Dépôt légal : octobre 2008
Conception graphique : Anne Brézès
Relecture typographique : Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél. : 01 45 49 15 86 – fax : 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

ROGER VAILLAND

Boroboudour

voyage à Bali,
Java et autres îles

Préface de Marie-Noël Rio



PRÉFACE

« À TOUT À L'HEURE MA TOUTE PETITE,
JE TE SERRE TRÈS FORT DANS MES BRAS. »

23 DÉCEMBRE 1950. Roger Vailland s'envole d'Orly pour la Batavia coloniale des Indes néerlandaises, depuis peu Djakarta, capitale de la toute jeune république d'Indonésie. Via Tunis, El-Adami, Le Caire, Bahreïn, Karachi, Bombay, Calcutta, Bangkok, Singapour. Le voyage prend huit jours, jusqu'au 31 décembre. C'est que le DC-4 Paris-Saïgon de la TAI, puis le Constellation de la KLM s'arrêtent à tout bout de champ : pour les repas, les contrôles techniques, l'essence... Ce sont autant d'escales, de quelques heures à quelques jours, qui font de cet entre-deux-mondes un long apprentissage sensuel, une montée de la curiosité et du désir. Époque bénie où le temps du voyage est une aventure, une

initiation, et non pas comme aujourd'hui un déplacement mécanique, aussi bref que possible et dépourvu de signification.

Plus de vingt ans auparavant, en 1928, Vailland a entamé, avec la protection de Robert Desnos et sous la direction de Pierre Lazareff, une carrière journalistique qui le conduira des faits divers aux grands reportages et qu'il poursuivra jusqu'à sa mort, même lorsqu'il sera devenu un écrivain célèbre. Ce n'est pas encore le cas, même s'il a trois romans derrière lui – *Drôle de Jeu*, le premier, a obtenu le prix Interallié 1945 et fait quelque bruit, *Les Mauvais Coups* ont suivi en 1948 et *Bon pied, bon œil* en 1950 –, même s'il a publié plusieurs essais – dont *Quelques réflexions sur la singularité d'être Français* – et même si sa première pièce, *Héloïse et Abélard*, vient d'obtenir le prix Ibsen. Là, comme dans l'œuvre à venir, l'écrivain n'oublie pas le « métier » de journaliste, il le met au service de la fiction qui en retire une exceptionnelle consistance. Et il a déjà la « patte » Vailland, ce mélange inimitable de rigueur classique, de lucidité et d'intelligence provocante avec lequel il s'attache à démonter les contradictions de son temps, de l'individu et de la société, sur le terrain du sexe comme sur celui de la politique. Selon un point

de vue qui lui vient des Lumières, passionnément aimées, et, par conséquence logique, de son choix du marxisme. Où il s'engage de tout son être.

Pour l'heure, Vailland a quarante-trois ans. André Ulmann, le patron de *La Tribune des Nations*, lui a commandé ce reportage sur l'Indonésie, qu'il va sillonner un mois et demi durant. Ce reportage a de quoi passionner notre homme : ce sont les « îles des mers du Sud » des romans de son enfance, leurs paysages, le melting-pot oriental et ses personnages extraordinaires, l'histoire millénaire, l'histoire coloniale, les luttes d'indépendance. Avec, tout près, et qui occupent tous les esprits, la guerre en Corée, Ho Chi Minh et Bao Daï en Indochine, la République populaire chinoise proclamée l'année précédente par Mao Tsé-Toung – l'Asie est loin, l'Asie est proche.

Mais Vailland s'ennuie de la femme qu'il aime et il n'a qu'une hâte : la retrouver. Au point qu'il décline une invitation à prolonger son voyage jusqu'en Chine : trop loin, trop long. Au point qu'il lui écrit chaque jour, et parfois plusieurs fois par jour, des villes d'escales, de l'hôtel des Indes à Djakarta, de l'hôtel Oranje à Surabaya, du Bali Hotel à Denpasar, du vapeur *Kaloekoe*, de partout, des lettres interminables qui sont un autre *Boroboudour*, la

face intime et amoureuse de son voyage¹. Au point qu'il est hanté par elle – décrit-il la fleur de l'orchidée de Java qu'il y voit son « beau nez aquilin », fait-il un rêve qu'elle est au centre de ce rêve –, hanté par son désir d'elle, comme au milieu de la forêt de stûpas² de Boroboudour, où il laisse libre cours à son délire sensuel : les phallus pétrifiés du sanctuaire propagés au monde entier, les deux jeunes volcans à l'horizon « comme des seins d'adolescente », l'orage et la pluie comme une torride scène d'amour.

Ils se sont rencontrés un an auparavant, à Paris. Élisabeth Naldi a trente-trois ans, un mari (le deuxième) italo-roumain, une réputation de liberté. Elle a été courrier dans la Résistance, en Italie. Lui, chef de réseau en France. Il a demandé son adhésion au parti communiste français en 1943 – elle ne lui sera accordée qu'en 1952, sans doute parce que

1. Les éditions Gallimard publieront en 1968, trois ans après la mort de l'écrivain, les *Écrits intimes* choisis par Élisabeth Vailland dans les quelque deux mille pages inédites laissées par son mari : journal, correspondance, ébauches, notes... On y trouve les lettres d'Indonésie.

2. Cette « coupole en forme de cloche, qui supporte un plateau de forme quadrangulaire sur lequel s'érige une colonne en forme de phallus », est « un ornement traditionnel de l'architecture hindoue », explique Vailland.

le parti se méfie de ce libertin et de ses excès. Elle est de sensibilité communiste et prendra sa carte avec lui. Elle raconte : « De lui, on me disait : “Il est putanier, il est pédé, il est lesbo, il est soûlard, il est drogué, il est édenté, il est ceci, il est cela...” Il y avait bien sûr du vrai. Mais Roger était surtout un homme libre – c’est ce qu’il disait, c’est ce qu’il voulait paraître, c’est ainsi que je l’ai vu – un homme *souverain*, comme il l’a écrit par la suite.³ » Quelques mois après leur rencontre, Roger écrit à son ami Pierre Courtade : « Je suis aimé de ce qu’on eût appelé au XIX^e siècle une “femme de qualité”. Sa tendresse a fini par m’amollir le cœur. Bien qu’elle n’ait que dix ans de moins que moi, notre désir de peau qui n’a fait que croître régulièrement jusqu’ici semble pouvoir durer encore longtemps. Enfin elle est d’une si parfaite “éducation”, si respectueuse de la dignité humaine, si patiente et si activement dévouée, que les conditions d’une vie commune heureuse me semblent réunies.⁴ »

Le goût du plaisir, la liberté, l’engagement politique dessinent entre eux une forme d’amour qui

3. *Drôle de vie*, autobiographie en collaboration avec Philippe Garbit, Éditions Jean-Claude Lattès, 1984.

4. *Écrits intimes*, Gallimard, Paris, 1968.

échappe aux affres de la passion, une estime et une générosité mutuelles, une complicité que la vie n'use pas. Pendant que Vailland est en Indonésie, Élisabeth quitte définitivement Rome et l'importun mari qu'ils ont baptisé le *tafano* (le taon). Un mois après, les amants s'installent aux Allymes, un hameau de l'Ain où André Ulmann, toujours lui, leur prête une modeste maison. C'est là que Roger met en forme ce livre dédié à la femme qu'il aime, « pour qui il fut écrit, chaque soir d'un voyage trop long », et qu'il baptise *Boroboudour*. Il y en aura beaucoup d'autres : Vailland va devenir un grand écrivain. Il travaille, il milite, il aime. C'est, dira-t-il, « la saison la plus heureuse ».

Au début de leur vie commune, il avait écrit à son aimée : « Mes conditions personnelles de bonheur sont tellement simples : toi près de moi, notre vie *réglée* des Allymes, écrire, et de temps en temps une nuit passée à boire et à converser avec des êtres jeunes et bienveillants. Mais nous sommes tous les deux des humains de notre temps et même les Allymes perdraient toute signification et le bonheur s'en irait si nous n'étions pas à la place juste dans la bagarre de notre temps. »

« La poursuite du bonheur, disait Stendhal que Vailland cite à plusieurs reprises dans *Boroboudour*, est le moteur de la révolution. » L'amour, tel

que l'entend ce couple hors du commun, va l'ample avec elle. Et ce sont des voluptueux qui la font, nous dit Charles Baudelaire, qui s'y connaissait.

Sur les terrasses du sanctuaire de Boroboudour, où la légende veut que soit enterré le dernier des rois de Mataram, mort de plaisir après s'être fait « murer dans son palais avec ses dix mille concubines », Vailland s'était pris à rêver d'un jour où les habitants de la vallée se seraient libérés de toutes les sortes de servitude : « J'ai rêvé des bergères devenues reines en train de jouer sur les terrasses de Boroboudour, et c'étaient bien des reines que je voyais, chacune aussi *singulière* que seule la reine pouvait l'être, autant de *variétés*, d'*espèces*, de *familles*, de *genres* de reines qu'il y a de créatures humaines, des reines aussi différentes des reines du passé que la licorne de tous les animaux sauvages ou domestiques, connus ou inconnus, créés ou imaginés. » La singularité de l'individu dans la société, une société faite d'individus libres et souverains, où nul ne domine l'autre : c'est le monde à venir, la société sans classes, l'idéale société communiste hors de laquelle il n'est point de possibilité de bonheur, dont Vailland ne cessera jamais de rêver.

MARIE-NOËL RIO

BOROBOUDOUR
VOYAGE À BALI, JAVA ET AUTRES ÎLES

*Je dédie ce livre à Élisabeth Naldi,
pour qui il fut écrit, chaque soir
d'un voyage trop long.*

I

Noël sur trois continents

LE 23 DÉCEMBRE 1950, à six heures de l'après-midi, j'ai quitté Sceaux (Seine), où j'avais alors mon domicile, à bord de la camionnette de mon voisin, qui est garagiste.

– Où vas-tu cette fois ? m'a-t-il demandé.

– À Java.

– C'est du côté de la Corée ?

– Un peu plus bas.

– Les Chinetoks n'ont pas fini de faire parler d'eux...

– Bien sûr, ai-je répondu.

J'emmenais dans deux petites valises vingt-cinq kilos de bagages : un costume sombre, un peu de linge, quelques livres. Je portais un manteau d'hiver sur un costume de tweed ; j'étais nu-tête.

– Alors, a repris le mécano, tu t'en vas comme ça... Il doit faire chaud là-bas...

– Non, ai-je dit. La terre s'est refroidie. Il ne fait plus chaud nulle part.

C'est en un sens vrai. La première fois que je suis allé sous les tropiques, en 1932, j'avais emporté je ne sais plus combien de costumes de toile, et l'on m'avait assuré que si je faisais la folie de me promener au soleil sans casque, même pour un instant, je tomberais raide, foudroyé par l'insolation. C'était vérité d'évangile d'un tropique à l'autre. Les indigènes par contre allaient tête nue, et personne ne s'en étonnait, la croyance universelle étant, dans ce temps-là, que les races de couleur n'ont pas le système nerveux assez développé pour souffrir réellement des coups de soleil et des coups de trique.

Mais aujourd'hui, dans tous les pays d'Orient ou d'Extrême-Orient qui ont conquis leur indépendance, ou qui sont en train de la conquérir, du Caire à Hong-Kong, le Blanc ne porte plus le casque colonial. Il va tête nue, comme à Paris ou à Rome. En Asie du Sud-Est, cela commença avec l'invasion japonaise ; les Blancs furent internés dans des camps, ils perdirent leur casque ou ne purent pas le renouveler, ils furent contraints à de longues stations tête nue au soleil, mais s'ils périrent de toutes sortes d'épidémies, aucun ne mourut d'insolation. À leur libération, ils ne retrouvè-

rent ni leur prestige, ni le casque blanc, en forme de champignon, qui en était l'incarnation. Le casque colonial n'a pas survécu au régime colonial. Dans l'Insulinde, il n'est plus porté que par des métis, qui se parent ainsi des reliques de la gloire paternelle.

La camionnette de mon voisin m'a déposé devant un bar de la rue des Pyramides, où j'ai pris l'apéritif avec des amis. Nous avons encore parlé de la Corée et des Chinois. À cette époque-là, et à cette heure-là, c'était le sujet de bien des conversations, dans tous les bars du monde, et dans bien d'autres lieux aussi. Nous avons dîné ensemble dans un bistrot de la rue Saint-Honoré. Puis ils m'ont accompagné jusqu'au coin de la rue de la Paix et de la place de l'Opéra, où le car pour Orly attendait déjà, devant le bureau de la TAI, Compagnie française des Transports aériens intercontinentaux.

À Orly, sur l'échelle de coupée du DC-4 Paris-Saïgon de la TAI, j'ai retrouvé Fred, que j'avais connu barman, chez Ma Cousine, place du Tertre, à l'époque déjà lointaine où je fréquentais les boîtes de Montmartre. Toute la nuit Fred se tenait derrière son bar. Le jour, il allait piéger les oiseaux chanteurs dans les forêts des environs de Paris ; telle était sa passion ; rien d'autre ne le faisait réellement « flam-

ber ». D'un bord à l'autre du bar de chez Ma Cousine, il m'avait appris énormément de choses sur les habitudes de toutes les espèces et variétés de passereaux. Je m'étonnai de le retrouver cette veille de réveillon, sur une échelle d'avion, revêtu de l'uniforme bleu sombre du personnel navigant, un filet d'or à la manche et sur la casquette.

– ...Stewart au service de la TAI, m'expliqua-t-il. Paris-Saïgon-Hanoï et retour, huit jours de vol. Ensuite, huit jours de congé : une vraie vie de père de famille. J'ai acheté une petite bicoque en plein milieu de la forêt de Rambouillet, le paradis des oiseaux. Cet après-midi encore, j'ai piqué un bouvreuil... L'Asie non plus n'est pas mal. À Saïgon, je suis en cheville avec tous les Chinois qui font le commerce des oiseaux. Calcutta, je te ferai voir, c'est le plus beau marché d'oiseaux du monde. Où vas-tu ?

– Java, Bali...

– Pousse un peu plus loin. Après Bali, tu trouves Lombok et Florès, deux îles à cocotiers : sans intérêt. Tu laisses Timor sur ta droite, c'est encore plein de Portugais, ce sont de fameux connaisseurs en oiseaux, tu ne trouveras pas une seule affaire intéressante. Mais tu continues tout droit, et tu tombes sur tout un chapelet de petites îles, qui s'en vont presque jusqu'au bord de l'Australie ;

dans la dernière, la plus voisine du continent, tu trouves des perroquets blanc-gris à reflets métalliques, surmontés d'une aigrette pourpre, un produit absolument unique de la faune de transition entre l'Asie et l'Océanie ; tu en rapportes trois : un pour toi, un pour moi, qui t'ai indiqué la combine, le dernier que tu revendras en passant à Calcutta, ce qui te remboursera le prix des trois...

Une dizaine de passagers, cependant, avaient pris place dans l'appareil, tous français, et à destination de Saïgon. L'hôtesse de l'air apprenait à un novice à boucler sa ceinture ; elle avait le geste mi-maternel mi-rude des femmes qui ont longtemps vécu dans la camaraderie des hommes. Fred m'offrit le cognac de la bienvenue. Nous nous envolâmes à minuit, par beau temps et vent arrière. Je réglai mon fauteuil à coulisse et m'endormis tout de suite.

L'hôtesse de l'air me réveille un peu avant cinq heures du matin, comme l'avion vire pour atterrir sur l'aérodrome de Tunis, où nous descendons prendre le petit-déjeuner.

Des jeunes gens et des jeunes filles en tenue de soirée, échappés d'un bal de veille de Noël, soupent au restaurant de l'aérodrome, tous les autres établissements de nuit sont déjà fermés.

Bonne société française du Protectorat, robes bleu ciel et rubans roses, des « vraies jeunes filles » de nos provinces, smokings qui fleurent le camphre des armoires familiales. Ces jeunes gens saluent notre départ d'un grand éclat de rire ; c'est que le haut-parleur annonce notre itinéraire : Le Caire-Karachi... Peut-on aller à Karachi ?

Dix heures du matin : escale d'essence en plein désert, sur l'aérodrome militaire britannique d'El-Adami, près de Tobrouk. Kilomètres et kilomètres de pistes cimentées. Radar. Avions de chasse prêts à l'envol. Uniformes gris-bleus de la RAF. Discipline et courtoisie britanniques : défense de circuler et de photographier, mais on nous emmène prendre le thé au mess des officiers, où des flocons de neige en coton annoncent *Christmas*.

C'est un des terrains d'où les bombardiers atomiques s'envoleraient vers les forges du Don et les zones pétrolifères du Caucase.

Au pied du radar, Fred m'imité en sifflant le chant de l'alouette, et, avec les coudes, son vol.

Le Caire, seize heures d'arrêt.

Des amis sont venus me chercher à l'aérodrome et m'emmènent déjeuner chez Groppi, place Soleiman-Pacha, au cœur du quartier qu'on dit

européen parce qu'on n'y voit que des voitures américaines rangées devant des publicités Coca-Cola. Nos voisins de table sont des banquiers grecs, des négociants syriens, des avocats et des médecins juifs, des marchands arméniens, quelques fonctionnaires coptes. La langue qu'ils parlent entre eux est le français et leurs femmes sont habillées comme on s'habille à Paris, entre la rue de la Paix et le faubourg Saint-Honoré. C'est pourquoi on croit généralement que l'Égypte est une terre d'influence française. La « présence française en Égypte » est un des thèmes favoris des diplomates en retraite, des conférenciers mondains, des députés qui désirent obtenir une mission à l'étranger et des missionnaires qui ont besoin d'argent pour leurs écoles d'Orient. Il ne faut pas les croire. Les Égyptiens sont dans leur très grande majorité des musulmans, et la seule langue qu'ils parlent habituellement est l'arabe. Pour l'avoir oublié, la diplomatie française a déjà connu bien des déboires, et ce n'est pas fini.

Tout l'après-midi, on m'a parlé de l'Égypte « qui fermente », de l'Orient « qui bouge ». Mon introducteur au monde islamique, lors de mon voyage de 1947, Abdul Koweit, étudiant en théologie musulmane, est en prison pour avoir distribué des tracts protestant contre la venue du général Montgomery

en Égypte. Les ulémas, les cheiks, les professeurs et les étudiants de l'Azhar, la plus grande université islamique du monde, tiennent des réunions communes pour protester contre l'insuffisance des traitements et des bourses ; un fort mouvement se dessine en faveur de la grève. Dans un grand domaine de la région de Tel El-Kébir, les paysans ont refusé de payer les fermages, formé des groupes d'action et occupé les terres ; ils sont armés...

À minuit, j'ai retrouvé mes compagnons de voyage saïgonnais à l'Héliopolis Hotel, tout près de l'aérodrome dont nous devons repartir à l'aube. C'était le réveillon de Noël. Nous avons bu beaucoup de whisky. Du ciel du hall neigeaient des flocons de coton.

Mes Saïgonnais aussi parlaient de « l'Orient qui bouge » et de la politique française au Vietnam. Ils reprochaient au gouvernement sa politique de concession, d'*appeasement*. L'ennemi numéro un c'est Bao Daï, auquel les politiciens viennent de livrer les douanes et les services financiers de la colonie, et qui ne songe qu'à nous chasser, car il n'a confiance que dans le dollar.

– Quand nous sommes allés chercher Bao Daï à Hong-Kong, me souffle mon voisin de whisky, il venait d'y ouvrir un cabaret à l'enseigne de Chez l'Empereur...